

IV. ANALYSES AND SYNTHESSES

LA DIASPORA ROUMAINE DANS LE ROMAN *FONTAINE DE TREVI*, DE GABRIELA ADAMEȘTEANU. UNE ANALYSE SÉMANTIQUE-CONTEXTUELLE

Roxana BÂRLEA,
Aix-Marseille Université, Laboratoire CAER,
Academia de Studii Economice din București
roxanabarlea@gmail.com

Résumé :

Cet article propose une analyse sémantique et contextuelle de la diaspora roumaine telle qu'elle est représentée dans le roman *Fontaine de Trevi*, de Gabriela Adameșteanu. Nous nous interrogeons sur la manière dont les mots ordinaires de la migration produisent des hiérarchies symboliques entre ceux qui partent, ceux qui restent et ceux qui reviennent. Notre corpus est constitué d'extraits du roman dans lesquels apparaissent des termes désignant des lieux et des personnes liés à l'expérience migratoire. Notre approche articule sémantique contextuelle, études culturelles et didactique des langues-cultures, dans le cadre d'un cours de « Culture roumaine » destiné à des étudiants étrangers. Nous montrons d'abord que les mots de lieu – tels que *afară* (« dehors »), *dincolo* (« de l'autre côté ») ou *în străinătăți* (« à l'étranger », avec une nuance supplémentaire) – ne sont jamais de simples repères géographiques : ils condensent une mémoire politique héritée du communisme et construisent une deïxis morale qui situe et juge les individus. Nous analysons ensuite les catégories de migrants – *plecați* (« ceux qui sont partis »), *transfugi* (« fugitifs »), *răscumpărați* (« rachetés ») ou *rămași* (« restés ») – et montrons qu'elles constituent des évaluations biographiques autant que des descriptions sociologiques. Enfin, à travers des personnages tels que Letiția, Petru Arcan, Claudia etc., nous mettons en évidence que les oppositions entre Roumanie et Occident, entre « nous » et « eux », sont instables et réversibles selon la position du locuteur. Nos résultats confirment qu'Adameșteanu transforme le vocabulaire quotidien de la migration en un instrument de lecture des fractures sociales et affectives de la société roumaine contemporaine.

Mots-clé :

Diaspora – lieux et personnes, société roumaine contemporaine, analyse sémantique-contextuelle

Abstract:

This article offers a semantic and contextual analysis of the Romanian diaspora as depicted in Gabriela Adameşteanu's novel "Fontaine de Trevi". We examine how ordinary words of migration produce symbolic hierarchies between those who leave, those who stay, and those who return. Our corpus consists of excerpts from the novel in which terms designating places and people connected to the migratory experience appear. Our approach combines contextual semantics, cultural studies, and language-and-culture didactics, within the framework of a "Romanian Culture" course designed for foreign students. We first demonstrate that spatial terms – such as *afară* ("outside"), *dincolo* ("on the other side"), or *în străinătăţi* ("abroad", with an additional nuance) – are never mere geographical markers: they condense a political memory inherited from communism and construct a moral deixis that locates and judges individuals. We then analyse the categories of migrants – *plecaţi* ("those who left"), *transfugi* ("fugitives"), *răscumpăraţi* ("exported"), or *rămaşi* ("those who stayed") – and show that they function as biographical evaluations as much as sociological descriptions. Finally, through characters such as Letiţia, Petru Arcan, Claudia, etc., we highlight that the oppositions between Romania and the West, between "us" and "them", are unstable and reversible depending on the speaker's position. Our findings confirm that Adameşteanu transforms the everyday vocabulary of migration into an instrument for reading the social and emotional fractures of contemporary Romanian society.

Keywords:

Diaspora – places and people, contemporary Romanian society, semantic-contextual analysis

Introduction

La migration est l'un des phénomènes très marqués de la Roumanie contemporaine avec des implications dans tous les domaines – social, économique, politique, culturel, etc. Cet article fait partie d'une recherche plus ample concernant la diaspora roumaine, dans le cadre d'un cours de « Culture roumaine » destiné à des étudiants étrangers, qui traite ce sujet sous différents angles, en fonction du profil des étudiants qui le suivent chaque année. Cette partie vise la manière dont la migration roumaine est présentée dans la littérature roumaine contemporaine. Nous partons du principe que dans une œuvre littéraire, la migration n'apparaît pas seulement comme un fait démographique ou sociologique ; elle devient une expérience racontée, jugée, mythifiée et parfois déformée. Notre objectif est de travailler avec les étudiants étrangers sur des extraits littéraires afin de discuter les diverses facettes de la migration à partir d'exemples concrets.

Le choix de l'autrice Gabriela Adameşteanu parmi nos études de cas a été tout d'abord guidé par sa position d'exception dans la littérature roumaine contemporaine et l'admiration personnelle que nous avons pour ses écrits. Ensuite, Adameşteanu trouve tout naturellement sa place dans notre cours car elle met en récit une mémoire sociale : ses romans ne sont pas seulement centrés sur des destins individuels, mais sur la manière dont les biographies sont affectées par l'histoire. Et le thème de l'exil est présent dans plusieurs de ses écrits. Elle y fait référence d'ailleurs dans ses interviews : « Je suis obsédée par la question de l'exil depuis l'adolescence, peut-être même l'enfance. » (Potel, 2026). Ou encore :

« La migration est l'un des thèmes de mes livres. Il apparaît un peu dans la « Matinée... » – c'est là que tout commence – puis dans « La Rencontre », qui est centré sur l'émigration et la communication entre ceux qui sont restés et ceux qui sont partis. Puis « Fontaine... » et « Voci... ». Un vrai rouleau compresseur qui change les destins. C'est dans ce mouvement de population que mes personnages sont aussi piégés ». (MNLIR Iaşi, 2024, n. trad.)

Elle est aussi une excellente étude de cas pour un autre sujet que nous abordons avec prédilection dans nos cours : les continuités entre le communisme et le postcommunisme, notamment à travers les réflexes de peur, de méfiance, de classement, etc. Adameşteanu ne simplifie pas ce phénomène. En plus du contexte général de l'exode des Roumains, elle observe les deux côtés : ceux qui partent et ceux qui restent, ceux qui réussissent et ceux qui échouent, ceux qui se sentent abandonnés et ceux qui se sentent incompris.

Enfin, son écriture polyphonique dans *Fontaine de Trevi*¹ nous semble le terrain idéal d'analyse pour des étudiants français en Lettres qui connaissent peu la Roumanie : les personnages se jugent les uns les autres et le lecteur doit reconstruire les valeurs attachées à leurs mots.

Ainsi, nous nous proposons de voir Gabriela Adameşteanu comme médiatrice : ses romans aident à comprendre les tensions de la société, les

¹ Le choix de travailler précisément sur le roman *Fontaine de Trevi* a été dicté, au-delà des qualités littéraires remarquables de cette œuvre, par le fait qu'à l'époque où nous avons proposé ce sujet aux étudiants francophones, c'était le seul roman de Gabriela Adameşteanu traduit en français parmi les trois qui traitent ce thème avec prédilection (à côté de *La Rencontre* – traduit entre temps en français – et *Voci la distanță*). Ainsi, nous nous axons principalement sur ce roman, mais nous faisons référence également aux deux autres.

représentations et les jugements liés à la migration roumaine à travers des détails lexicaux et contextuels.

Chez Gabriela Adameşteanu, la diaspora n'est pas seulement un thème narratif, mais un phénomène discursif. Les personnages ne se contentent pas de partir, de rester ou de revenir ; ils sont nommés, classés, excusés ou condamnés par une série de mots apparemment ordinaires. Ainsi, le roman construit une grammaire sociale de la migration, où chaque terme condense une position spatiale, politique, morale et affective. Notre objectif est donc de montrer comment Gabriela Adameşteanu transforme le vocabulaire ordinaire de la migration en un instrument de déchiffrement de la société roumaine contemporaine.

De ce fait, nous nous posons la question suivante : Comment les mots ordinaires de la migration produisent-ils des hiérarchies symboliques entre ceux qui partent, ceux qui restent et ceux qui reviennent ?

Ce qui nous intéresse n'est pas seulement la présence de personnages migrants, mais la manière dont ils sont désignés. Les mots fonctionnent comme des révélateurs du mental collectif. Ils condensent des représentations sur les causes du départ, sur la légitimité ou l'illégitimité de la migration, sur la réussite occidentale, sur la trahison ressentie par ceux qui restent, mais aussi sur la honte possible de ceux qui sont partis et n'ont pas réussi.

Notre approche articule littérature, sémantique et études culturelles, avec des applications en didactique des langues-cultures. L'analyse sémantique-contextuelle nous permet une étude des valeurs des mots dans leurs emplois situés. Nous allons donc lire certains mots en contexte : qui les emploie, à quel moment, depuis quel lieu, avec quelle intention, quelle charge affective, quel rapport de pouvoir et avec quelle mémoire sociale.

Pour cet article, nous avons choisi de nous limiter à la désignation et la catégorisation des *lieux* et des *personnes* dans le contexte de la migration. Des termes comme *là-bas*, *dehors*, *de l'autre côté*, *au-delà*, *à l'étranger*, etc. ou nous *vs.* eux, *ceux qui sont partis / restés / revenus*, *les transfuges*, *les rachetés*... ne sont jamais neutres, jamais de simples instruments descriptifs. Les points de vue varient selon la position du locuteur et la trajectoire migratoire. Les catégories produisent des hiérarchies symboliques. Nommer, catégoriser c'est attribuer une place dans une géographie morale, c'est déjà situer et juger. Les oppositions Roumanie / étranger, Roumains vivant en

Roumanie / en Occident, nous / eux ne sont donc pas stables. Elles se déplacent selon la personne qui parle. La même personne peut être enviée, accusée, plainte ou méprisée. C'est cette instabilité des jugements qui rend l'analyse littéraire plus profonde qu'une simple typologie sociologique. Cet article considère la diaspora non seulement comme une réalité sociologique, mais aussi comme un phénomène de catégorisation discursive. Dans *Fontaine de Trevi*, les mots qui désignent les lieux et les personnes construisent des frontières morales et affectives. Dans le prolongement des travaux récents sur les catégories migratoires, la migrantisation² et les aspirations-capabilités³, nous montrons comment le roman transforme l'expérience migratoire en conflit de nominations, de points de vue et de mémoires.

Les lieux

Tout d'abord, le titre du roman peut être lu comme une métaphore de la diaspora. La *Fontaine de Trevi* est liée, dans l'imaginaire touristique, au geste de jeter une pièce dans l'eau en faisant un vœu : en général, celui de revenir (à Rome). Dans ce roman, cette symbolique se complique : jeter le sou c'est quitter sa maison, rester en Occident : « *Partir de chez soi : lancer sa piécette dans la Fontaine de Trevi* ». (p. 404. Cf. aussi p. 411, etc.)

« *Claudia n'a pas raté son coup, le jour où elle a jeté sa pièce dans la Fontaine de Trevi ! Elle a voulu vivre à Rome, ça a marché, ensuite elle a voulu partir en Amérique, et ça aussi ça a marché !* » ai-je dit à Sultana, pour clore pacifiquement la discussion. (p. 129)

Le titre place donc le roman sous le signe d'une promesse ambiguë. Partir peut signifier accéder à l'Occident, mais aussi perdre sa maison, rester suspendu entre retour rêvé et installation définitive. Dès le titre, le lieu étranger n'est pas seulement un décor, il devient un opérateur de destin. Ainsi, pour de nombreux Roumains, partir a longtemps été un espoir éloigné, un rêve difficile à accomplir, un vœu qu'on fait en jetant une pièce dans une fontaine. Et ici ce n'est pas n'importe quelle fontaine, mais peut-être la plus connue, peut-être celle qui fait le plus rêver dans l'imaginaire collectif des

² Cf. le concept de *migrantisation catégorielle et expérientielle* chez Charsley & Hoellerer, 2025, *ie*. la transformation d'une personne en migrant par les mots et les regards.

³ Cf. De Haas, 2021.

Roumains, la fontaine la plus proche de la Colonne de Trajan, considérée comme une sorte d'« acte de naissance » du peuple roumain, si importante pour notre reconnaissance comme membres de la famille romane et européenne.

Les lieux mentionnés dans ce roman paraissent d'abord objectifs : on peut dire *en Roumanie* ou *à Paris* comme de simples indications géographiques. Mais le roman montre que cette objectivité est fragile. *Aici* n'est pas seulement *ici* ; c'est souvent le lieu de ceux qui ont enduré l'histoire, qui ont vécu le communisme, la transition, la déception postrévolutionnaire. *Afară* et *dincolo* ne sont pas seulement *dehors* ou *au-delà* ; ils gardent la mémoire du Rideau de Fer. La deixis spatiale devient donc une deixis morale.

Il est intéressant que le terme *afară*, fr. « dehors » (p. 13, 17, 28, 35, 36, 37, 97, 165, 366, etc. – *cel care vine de afară, ăia de afară*, etc.) soit resté dans le langage quotidien même après la chute du régime communiste, quand les frontières sont ouvertes et la circulation est libre. Il ne désigne pas seulement un espace ouvert, en dehors de la « cage » communiste, mais un dehors chargé de mémoire politique. *Ceux de dehors* « ont un look différent » :

« *J'ai l'aura de celle qui vient du dehors, un autre look, comme dirait Daniel, le neveu des Morar, mon « professeur » d'anglo- roumain* ». (p. 17)

« *Un autre Claudiu que l'époux de Tania que j'ai rencontré dans les années 1970, dans l'allée Teilor : détendu et sûr de lui, avec une touche d'élégance occidentale vestimentaire, acquise lors de ses sorties dehors* ». (p. 404)

Ils semblent parfois supérieurs à ceux qui sont restés au pays et ont tendance à les regarder de haut :

« *Quand certains Roumains qui sont partis sans plus jamais revenir me demandent, d'une voix méprisante, si quelque chose a changé, là-bas, je leur réponds qu'après 1990 la vie des uns a complètement changé et la vie des autres trop peu* ». (p. 109)

Mais ils ne sont pas toujours bien considérés par ces derniers.

Sultana : « *Vous, ceux du dehors, vous ne reconnaissez rien de bon ici, parce que vous ne pourriez plus justifier votre départ ! Vous ne reconnaissez même pas la révolution, parce que vous l'avez ratée !* » (p. 35)

Cette citation transforme la deixis en accusation. Il s'agit d'une frontière symbolique et la deixis spatiale devient une deixis morale. Sultana

ne parle pas seulement de personnes situées à l'extérieur du pays. Elle parle de ceux qui, selon elle, ont besoin de dévaloriser la Roumanie pour justifier leur propre départ. Sultana est restée (lire même « ratée ») en Roumanie : elle se bat pour la démocratie après 1989, sans beaucoup de succès. Ce passage rappelle que le jugement porté sur ceux qui sont partis peut être lui-même lié à un échec intérieur. Autrement dit, le roman ne donne pas raison simplement aux *restés* contre les *partis* ; il montre comment chaque jugement est situé biographiquement. *Aici* devient alors l'espace de la légitimité blessée, tandis que *afară* devient l'espace d'une liberté suspecte.

Le pluriel populaire *în străinătăți*, différent de *în străinătate*, le terme neutre, fr. « à l'étranger », utilisé dans le langage quotidien et repris par Adameșteanu, ajoute une nuance de distance ironique, dépréciative : ce n'est pas seulement à l'étranger, c'est à l'étranger comme espace vague, multiple, fantasmé, parfois associé à une attitude de supériorité. Ceux qui vivent là-bas, y compris les Roumains émigrés, sont prétentieux, ont des airs de supériorité et regardent les Roumains qui vivent en Roumanie avec condescendance.

Entre ici et là-bas il y a aussi des lieux-limites, comme les camps de réfugiés (Latina, en Italie, Zirndorf, en Allemagne, etc.), espaces de transit entre départ, attente et recomposition identitaire, des dispositifs. Ils concernent des sujets déplacés, surveillés, catégorisés. On passe ainsi d'une géographie des pays à une géographie des contraintes. Le mot *lagăr*, fr. « camp » rappelle que le bloc des pays sous l'influence de l'URSS étaient appelés *lagărul comunist* fr. « le bloc communiste / le camp socialiste » et porte également en lui la connotation douloureuse d'un autre contexte, à une autre époque (cf. camp d'extermination, d'internement).

Les personnes

Les personnages du roman qui incarnent des migrants appartiennent à des catégories, en fonction du moment du départ (avant / après 1989), de la manière de quitter la Roumanie, des motivations qui les ont poussés à quitter le pays, de la réussite ou l'échec en Occident (dans leur vie privée et professionnelle) ou encore du fait de plus ou moins ressentir une nostalgie, le mal du pays. Ces critères sont apparemment descriptifs. Mais dans le roman, ils deviennent des évaluations. Partir avant 1989 n'a pas la même valeur que partir après. Fuir n'a pas la même valeur qu'obtenir un regroupement familial.

Réussir en Occident peut provoquer l'envie ; échouer peut provoquer la honte ; revenir peut obliger à sauver les apparences. Donc les catégories de migrants sont aussi des catégories de jugement.

Avant 1989, quitter la Roumanie n'est pas seulement un choix individuel. C'est une transgression politique, juridique et symbolique chargée de mémoire. Et il ne faut pas oublier que, souvent beaucoup plus impactés que ceux qui s'échappent sont les autres membres de leur famille, ceux qui ne partent pas. Dans le terme *plecați*, fr. « ceux qui sont partis » il y a peut-être aussi une connotation religieuse, avec toute l'aura que cela implique, car lors des messes orthodoxes on appelle les morts *cei plecați dintre noi*, fr. « ceux qui ne sont plus parmi nous », mot-à-mot les « partis d'entre nous ».

Transfugi, traduit en français par « fugitifs », est un terme politique, marqué négativement par le discours officiel car il implique la nuance de « trahison » - les fugitifs étaient appelés par l'état communiste « traîtres, ennemis du peuple, etc. » :

« *Le nouveau directeur de leur revue de recherche ne voulait plus entendre parler de Hjelmslev, de Greimas, de Todorov, de Kristeva, de « toute cette bande de fugitifs » ; dès qu'une occasion festive se présentait, il remplissait la revue d'hommages à Ceaușescu* ». (p. 24) (cf. aussi p. 177).

Quand on appelle certains Roumains partis pendant le communisme des *fugiți*, qui vient du participe passé du verbe *a fugi*, fr. « fuir, courir », l'accent est mis sur le danger. Et dans la catégorie de *fugiți*, il y a le cas extrême, les *frontieriști*, fr. « frontiéristes », ceux qui assument de gros risques, qui affrontent concrètement la frontière, qui devient un lieu physique de menace. Par exemple, ceux qui ont traversé la frontière sud, le Danube, à la nage (v. les statistiques officielles accablantes⁴).

⁴ 50.000 tentatives de franchissement documentées rien qu'en 1989 (Source : IICCMER), dont 4.000 victimes estimées (Source : *Večernje Novosti*). A ce propos, nous rappelons aussi un épisode de folklore urbain de l'époque, car les légendes urbaines sont une source importante des représentations collectives. Il s'agit d'une scène de l'inauguration du barrage hydroélectrique des « Porțile de Fier » sur le Danube, fruit de la coopération économique entre les pays socialistes « frères », la Roumanie et la Yougoslavie. On raconte que Joseph B. Tito, alors président de la Yougoslavie, connu comme le plus « non aligné » des dirigeants des États satellites de l'URSS, montra à son homologue, Nicolae Ceaușescu, un énorme tas d'ossements rassemblés au bord des eaux dans un méandre abrité du Danube. Avec la nonchalance typique d'un communiste « véritable », habitué à nier et mystifier les preuves les plus palpables, il aurait dit : « Non, ce ne sont pas des citoyens roumains ! »

Les *răscumpărați*, fr. « les rachetés » sont ceux dont la sortie est passée par une transaction. C'est le cas des minoritaires allemands et juifs, rachetés par l'Allemagne et l'Israël. Il y a de nombreux témoignages déchirants là-dessus⁵. C'est peut-être le terme le plus fort, car il introduit une métaphore économique : une personne peut être rachetée, elle devient une monnaie de change, la liberté a un prix au sens propre. La métaphore peut être religieuse aussi car « racheter » apparaît en collocation avec « péché » dans le langage courant. D'ailleurs, dans le film mentionné dans la note précédente, tout comme dans le roman, certains représentants de cette catégorie se sentent coupables d'être partis, d'avoir abandonné la lutte et cette culpabilité les ronge jusqu'à être assimilée à un péché, comme motif religieux.

Il y a aussi la catégorie administrative des bénéficiaires du *regroupement familial*, qui paraît plus neutre, C'était d'ailleurs intéressant lorsque nous l'avons évoquée avec les étudiants, car ils n'en voyaient pas toutes les implications. Leur opinion simplifiait au maximum la situation : « C'est le cas le plus facile, c'était leur droit de partir, ils sont partis avec des documents officiels, fin de l'histoire ». Mais, dans le roman, ce cas de figure révèle aussi le manque d'options réelles (nous y reviendrons plus bas, quand nous discutons le cas de Letiția Branea).

Le terme *rămăși*, un substantif qui provient du participe passé du verbe *a rămâne*, fr. « rester » peut avoir deux sens, qui sont opposés, en fonction du co-texte et du contexte. D'un côté, ce sont ceux qui obtiennent le droit de faire un court séjour en Occident (par exemple, pour participer à un colloque scientifique) et n'en reviennent plus. De l'autre côté, ce sont ceux qui sont « restés au pays ». Dans le roman, tout comme dans la Roumanie réelle, ceux qui sont « restés à la maison » sont souvent considérés abandonnés. Cf. plus bas l'« institution des grands-parents ».

Souvent ces catégories apparaissent désignées par des participes passés substantivés⁶, qui transforment une action en état, donc en identité. L'idée forte est morphologique et sémantique : celui qui est parti devient un

⁵ Cf. le film documentaire « Pașaport de Germania / Trading Germans », 2014, de Alexandru Solomon ou le récit « Les exportés » (une autre étiquette ! c'est nous qui soulignons), de Sonia Devillers, paru chez Flammarion en 2022.

⁶ Lors de la traduction en français il est difficile de garder cette nuance et souvent les participes passés sont transformés en subordonnées *cei plecați* devient « ceux qui sont partis ». Le traducteur Nicolas Cavaillès fait d'ailleurs un excellent travail dans la version française du roman.

plecat ; celui qui est resté devient un *rămas* ; celui qui a été racheté devient un *răscumpărat*, etc. Le roman montre ainsi comment la langue fige une biographie dans une étiquette⁷.

Entre ceux qui partent et ceux qui restent il y a « l'institution des grands-parents » :

« L'institution des grands-parents occupés au nursing fonctionne beaucoup en Roumanie, mais pas de l'autre côté. Grâce à leurs prothèses de hanches et de genoux et les pilules colorées qu'ils s'enfilent, ceux de mon âge explorent ce qui leur reste du monde qu'ils ne veulent pas quitter ». (p. 226)

« Ce soir, elles transmettront à leurs enfants disséminés de par le globe, via WhatsApp ou Skype, un rapport rassurant : elles sont encore capables de s'occuper d'elles-mêmes et de profiter de la chance de pouvoir se déplacer. Elles n'en sont pas encore arrivées au stade de déchet humain que d'autres devront laver, en serrant les dents – le final qui attend les survivants au long cours ». (p. 241)

Peu de parents peuvent cependant se vanter de la vie pleinement réalisée de leurs enfants au-delà, dans la diaspora. Car certains jeunes installés là-bas ont du mal à s'intégrer, ils se marient surtout avec d'autres Roumains, s'ils n'ont pas déjà quitté le pays en couple. Une fois sur place, ils progressent lentement. Par exemple, pour élever leur nouvelle génération d'enfants, ils ne peuvent pas se permettre d'engager une nounou. Ainsi, les familles de jeunes Roumains font appel à leurs parents retraités du pays pour les aider dans le foyer, notamment pour l'éducation des enfants. De cette manière, la fameuse « institution des grands-parents » fonctionne très bien. Alors que la plupart des grands-parents issus de pays occidentaux voyagent à travers le monde avec des médicaments et des prothèses, les parents-grands-parents roumains sont amenés à faire les nounous dans la diaspora. Ils font des aller-retours, ils sont contents d'être utiles et de voir les petits, mais ils se plaignent souvent d'avoir du mal à s'adapter au-delà et leur « petite maison » au pays leur manque. Quand ils sont en Roumanie, les messages WhatsApp donnent

⁷ Cf. Hadj Abdou & Zardo, 2024 qui abordent le sujet de la « politique du labelling migratoire » : Les étiquettes ne décrivent pas seulement les migrants ; elles les classent et les hiérarchisent. Dans le cas analysé ici il s'agit d'un type bien précis d'étiquettes. Cf. aussi Bialas, Lukate & Vertovec, 2024/2025 qui parlent de « catégories contestées et catégories d'État », la tension entre classifications administratives, sociales et familiales qui, ici, peut s'appliquer dans le cas du regroupement familial, des réfugiés politiques, etc.

l'impression d'une proximité permanente, mais ils ne suppriment pas l'abandon affectif⁸. Les parents et grands-parents restent connectés, mais souvent seuls. Ils deviennent parfois une institution informelle : ils gardent les petits-enfants en Occident, circulent entre les pays, tout en gardant comme point d'ancrage leur maison en Roumanie. La diaspora n'est donc pas seulement un déplacement des jeunes ; elle reconfigure les générations, les soins, la vieillesse et les obligations familiales.

Ainsi, dans les contextes spécifiques des destins individuels, tous ces termes se chargent de différentes connotations : On leur envie la chance de vivre au-delà, dans une vie imaginée de liberté et caviar, on les plaint ou on se plaint, on leur reproche de ne pas être restés solidaires ou pour aider à combattre le communisme, etc. Chaque mot transforme une trajectoire en statut social.

Après 1989, la migration change de forme. Le départ n'est plus nécessairement une fuite politique, mais il n'est pas pour autant simple. La frontière s'ouvre, mais la liberté reste socialement inégale. Le roman fait apparaître des migrants économiques, souvent comme toile de fond sociale ou comme personnages moins développés.

Il montre aussi la génération des jeunes qui partent pour les études et s'installent ailleurs, parfois dans une précarité longue. (v. plus bas le cas de Claudia Morar).

La réussite est le critère de classification des migrants le plus important dans le roman – et peut-être aussi dans la vie réelle. Nous pouvons nous demander : Qui décide qu'un émigré a réussi ? Ceux qui sont restés ? Le migrant lui-même ? La famille ? Le pays d'accueil ? Chez Adameşteanu, la réussite est instable. On peut réussir professionnellement et payer un prix psychologique ; on peut sauver les apparences tout en se sentant diminué ; on peut être envié par ceux qui sont restés au pays et pourtant vivre une précarité ou une solitude profonde.

Les migrants roumains d'Adameşteanu couvrent une gamme assez vaste entre différents types de succès, d'échec et de suspension entre les deux mondes. L'exemple le plus clair d'émigré raté est l'oncle Biţă qui ne s'intègre pas, qui ne réussit ni sur le plan professionnel, ni personnel.

⁸ Cf. aussi Ponzanesi (2020) qui parle des diasporas numériques, liens familiaux à distance - proximité technique via WhatsApp, et solitude affective.

« Je ne sais pas quels rêves il avait nourris avant de partir, mais j'ai clairement vu qu'il n'en avait réalisé aucun. Il approchait de la soixantaine, baragouinait à peine l'allemand, n'était pas disposé à faire n'importe quel travail et vivait des aides sociales et du travail de Sabine au restaurant de son père. Il fréquentait seulement d'anciens camarades d'études, des légionnaires qui avaient fui après la rébellion de janvier 1941, placés par Hitler en camp, enrôlés dans les derniers jours de la guerre au sein de la Wehrmacht et mariés à des Allemandes après la guerre, en pleine pénurie d'hommes ». (p. 259)

L'émigré qui réussit professionnellement est illustré surtout par Traian Manu (personnage principal du roman *La rencontre*), mais il faut se poser la question à propos du prix qu'il paie pour y arriver (nous allons y revenir).

A nos yeux, l'émigré suspendu entre deux mondes, le cas le plus typique, mi-raté / mi-réussi ? est représenté par Letiția Branea, Petru Arcan, etc.

« Claudia a commencé à me [Letiția] prendre de haut quand elle a entamé son deuxième master, à Rome. Je vivais en Occident, certes, mais comment ? J'avais abandonné l'écriture, je m'étais formée à la kinésithérapie, métier que je pratiquais aussi à la maison, avec mon mari handicapé, j'étais donc, comme ses parents à elle, une loser, une victime impuissante du communisme d'antan ! » (p. 248)

« Ici, il me manque mes morts dans le cimetière, mais j'ai une maisonnette ; en Roumanie, j'ai des légions entières de morts, connus et inconnus, mais je peux seulement espérer un tiers de la maison de Câmpina de Traian Branea. « En fait, tu es toujours sur la route entre les deux pays », a ricané Petru. » (p. 522)

Parmi ceux qui restent, il y a les résignés, comme, par exemple, les Morar, que nous voyons comme un cas d'échec à long terme ou, en tout cas, une réussite à court terme, dans leur lutte pour la démocratie, pour les valeurs de la nouvelle configuration politique et sociale dans le post-communisme.

Et il y a aussi les arrivistes, les opportunistes – cf. Daniel Morar – qui s'adapte à la « démocratie originale »⁹ en Roumanie après 1989.

La perception du succès agit sur les destins des émigrants roumains et opère comme une frontière – « leur Europe » vs. la nôtre :

⁹ Expression employée par I. Iliescu, premier président de la Roumanie post-communiste, pour désigner un modèle démocratique soi-disant adapté aux réalités roumaines. Ses critiques y voyaient surtout une légitimation d'une transition incomplète, où d'anciens cadres communistes conservaient le pouvoir.

« Manuela et son groupe de copines, à l'instar d'autres exilés qui avaient entre-temps acquis une citoyenneté étrangère, ont voté contre : quoi, la Roumanie corrompue et pleine de sécuristes, dans leur Europe ! Ils ont pu se consoler, un peu plus tard, en récupérant leurs propriétés au pays. « Pourquoi ont-elles pu, elles, et pas nous ? ai-je demandé à mon frère, Junior. - Parce que tu as tenu coûte que coûte à suivre la voie légale », m'a-t-il reproché. » (p. 248)

Ainsi, la diaspora n'est pas un récit d'ascension linéaire vers l'Ouest, mais un ensemble de bilans contradictoires – détaillés dans le roman par la technique des perspectives multiples, le changement du discours, etc. Les migrants roumains ne sont pas différents des autres migrants du monde. Et Adameşteanu nous offre l'occasion d'analyser plus en détail le côté humain, universel, de la migration roumaine, tout comme ses particularités nationales.

Etudes de cas

Dans la partie qui suit, nous allons discuter brièvement quelques exemples concrets de personnages représentatifs. Dans notre perspective pédagogique, ces études de cas aident les étudiants à saisir de manière plus nuancée les rapports entre la grande Histoire et les destins individuels.

Letiția Branea, l'un des plus complexes personnages de la littérature roumaine contemporaine, présente dans quatre des romans d'Adameşteanu, permet de montrer que la migration est aussi une reconstruction narrative (de soi). Elle essaie de se tenir du côté de l'Occident, d'avoir l'air de la « dame de la diaspora » (p. 206), élégante, chic – « *J'ai l'aura de celle qui vient du dehors, un autre look* » (p. 17) –, mais elle est aussi perçue comme une « *mamie qui ne comprend plus vraiment le monde d'ici* » (p. 478).

Elle vient d'« au-delà » pour récupérer ses propriétés, donc potentiellement riche, elle a des apparences à sauver. Consciente que son « aura occidental » doit être entretenu, elle circule en taxi de luxe à Bucarest :

« La dame de la diaspora qui vient récupérer son héritage doit arriver devant le nouvel avocat dans une Mercedes ou bien une BMW, pas dans une Dacia détraquée ! » (p. 206).

La « supériorité » de l'Occident par rapport aux pays de l'Est à de nombreux niveaux et le complexe d'infériorité ressenti par ces citoyens vus et qui se voient comme « de seconde zone », qui a dominé dans le mental collectif des Roumains notamment les premières années après 1989 et qui

continue de nous jours, se voit aussi dans la symbolique des deux marques de voitures. Au-delà de l'incontestable différence technique entre les deux, il est à noter le mépris que les Roumains ont réservé pendant longtemps à leur marque nationale, tandis qu'en Occident la Dacia a été plusieurs années de suite la voiture la plus vendue pour la classe moyenne (cf. la discussion plus ample sur ce sujet dans Bârlea (à paraître)).

Son départ par regroupement familial pourrait sembler administrativement clair et constitue, en principe, un évènement heureux. En réalité, il correspond à un manque d'options. Son dossier familial « souillé » limite ses possibilités avant 1989 : Provenant d'une famille « bourgeoise », cette mémoire continue à peser sur son identité. Letiția aurait pu devenir assistante à la Faculté des Lettres après ses études, mais elle ne peut pas, à cause de son « dossier ». Elle est déclassée une fois en Roumanie, en travaillant aux éditions encyclopédiques, puis devient kinésithérapeute en France. Ensuite, épouse d'un « resté », quittée par son amant dont elle est amoureuse, part vers un mari dont elle était, en réalité, séparée. Elle est vue plutôt comme ratée par ceux qui sont restés (les Morar) ; la jeune génération des migrants (Claudia) conteste aussi sa réussite :

« Je vivais en Occident, certes, mais comment ? (...) j'étais donc, comme ses parents à elle, une loser, une victime impuissante du communisme d'antan ! » (p. 248)

Elle écrit le roman de sa vie – pour récupérer en quelque sorte son passé dans le monde des livres et pour faire la paix avec ce passé, guérir sa nostalgie ; mais personne ne veut l'éditer, son histoire n'intéresse plus personne, le « moment de gloire » des migrants de l'Est est passé.

Letiția Branea incarne donc une migration faite de contraintes, de stratégies et d'apparences.

Petru Arcan, le mari de la narratrice Letitia, maître de conférences à l'Université de Bucarest, part comme de nombreux intellectuels à l'époque communiste : il reçoit son passeport pour participer à un colloque en Europe de l'Ouest et n'en revient plus. Mais il ne réussit pas à faire carrière là-bas, s'encadrant, d'après certains critères, dans la catégorie des ratés. Peu à peu, il devient cynique, expliquant franchement ce qui se passait réellement dans le « paradis » capitaliste. Désabusé, il devient le résonateur de tout le récit, l'esprit lucide qui évalue de manière critique et formule des jugements sur ce

qui se passe dans la diaspora, dans le monde libre, mais aussi en Roumanie avant et après les événements de décembre 1989 :

« Ni ici ni de l'autre côté, on ne peut réussir sans soutien : en Roumanie, on appelle ça des « pistons », de l'autre côté, ils parlent de « recommandation » ». (p. 156)

« Nous avons été arrivistes, opportunistes, eux, ils sont simplement adaptatifs, pragmatiques, en phase avec leur temps ». (p. 268). Cf. aussi p. 259, etc.

Petru montre ainsi que l'opposition Est / Ouest n'est pas seulement géographique, elle est lexicale. Le même mécanisme social change de nom selon l'espace où il se produit. « Ici » et « là-bas », « nous » et « eux », il s'agit plutôt de *coincidentia oppositorum*. La critique est donc sémantique : les mots distribuent différemment la valeur morale selon l'origine. Il formule des phrases qui déplacent les oppositions convenues. Il ne nie pas la violence du communisme, mais il refuse aussi l'idéalisation de l'Occident. A travers ce personnage, le roman peut montrer que les mêmes pratiques changent de nom selon les espaces et les générations. Il montre que certaines oppositions sont réversibles et souvent ironiques.

Grâce à ses réflexions et leur interprétation par d'autres personnages, Petru Arcan est probablement le meilleur personnage pour soutenir notre analyse sémantique-contextuelle :

« Petru dénigre la Roumanie pour ne pas regretter d'être parti, parce que de l'autre côté, pour lui, rien n'a marché ! » (p. 259)

Sa lucidité est parfois effrontée, mais elle fonctionne comme un instrument critique. Mais qui est-il pour juger les autres ?

Traian Manu. Chez Adameşteanu, les figures d'émigrés pleinement réussis ne sont ni très nombreuses, ni très développées. Cela ne veut pas dire qu'elles n'existent pas, mais que ses romans s'intéressent davantage aux zones d'ambivalence. L'oncle de Letiția, Traian Manu (*La rencontre*) réussit en Occident du point de vue professionnel et familial, mais à quel prix psychologique ? Ce type de personnage permet de dire que la réussite occidentale peut être réelle, tout en restant psychologiquement coûteuse. Il est donc un contrepoint : il évite de présenter toute la diaspora comme un échec, mais il empêche aussi de transformer l'Occident en paradis, en évitant ces deux clichés.

La rupture familiale, la culpabilité d'avoir abandonné sa mère et sa fiancée à l'époque, son tumulte intérieur, si bien ponctués par le talent littéraire d'Adameşteanu sous la forme des renvois au périple Ulysse, montrent que réussir ne signifie pas être entièrement réconcilié avec son histoire.

Un moment très intéressant de discussions avec nos étudiants a été son incompréhension des codes roumains au moment de son retour au pays, qui les a amenés à se poser la question s'il n'était pas partiellement sénile. C'était amusant, car ils ont même recalculé l'âge de Traian pour voir s'il était un candidat possible pour un début de démence. Au niveau pédagogique, ce genre de réflexion montre l'importance de telles analyses et guide le cadre des études de cas.

Frau Poldi, la gouvernante de la famille Moraru, roumaine d'ethnie allemande, est « rachetée » et reçoit le fameux passeport pour l'Allemagne. Le terme « racheté » est particulièrement riche parce que, dans un contexte communiste, il rappelle, comme nous l'avons précisé plus haut, que certaines sorties du pays n'étaient pas simplement des décisions individuelles, mais des transactions encadrées. La personne devient presque une valeur d'échange. Pour notre analyse sémantique, c'est essentiel : le mot ne décrit pas seulement un type de migrant ; il révèle un système politique où la mobilité peut être monnayée et où la liberté a un coût.

Son destin est tragique et son agonie représente « la scène la plus puissante du roman » (Cristea-Enache, 2018). Officiellement libre à un moment où elle aurait pu encore se construire une autre vie en Occident et se préoccuper de sa santé afin de s'assurer une vieillesse tranquille, elle retarde son départ, elle se sacrifie et se préoccupe plus du sort de ses proches, qui ne sont même pas membres de sa famille biologique, mais de sa famille « de cœur ». Elle paie cher ce sacrifice car sa fin est extrêmement douloureuse de point de vue physique et psychologique, non seulement pour elle, mais aussi pour les autres qui ont interféré avec son destin.

Frau Poldi incarne la liberté au-delà, qui est négociée, achetée, administrée, au profit des autres et surtout douloureuse.

Claudia Morar est une figure très utile pour discuter la diaspora dans le contexte postcommuniste. Elle appartient à un autre moment historique : celui de l'ouverture, des études à l'étranger, de l'idéal démocratique, de la mobilité européenne ou globale.

Elle incarne la jeune génération roumaine après 1989, avec ses idéaux, opposés aux séquelles du communisme. Ce qui rend intéressante aussi cette étude de cas est la distance familiale qu'elle adopte : elle appelle rarement ses parents, qui sont inquiets, mais fiers d'elle.

Mais sa trajectoire montre que cette liberté nouvelle n'est pas automatiquement une sécurité. La précarité universitaire (elle est une doctorante, puis postdoctorante perpétuelle), le stress, l'éloignement familial et la maladie découverte trop tard révèlent une autre face de la migration postcommuniste.

L'histoire de Claudia peut être mise en rapport avec le cadre aspirations-capabilités de De Haas (2021) : avoir l'aspiration de partir ne signifie pas posséder toutes les capacités nécessaires pour vivre sereinement ailleurs. Au-delà des compétences, il faut ajouter également la dose d'imprévisible, de chance, de destin qui accompagne forcément tous les migrants. La liberté de circuler n'abolit pas la vulnérabilité et la fragilité des trajectoires.

Les migrants ne sont pas les seuls sujets de la migration. **Ceux qui restent** vivent eux aussi les effets de la diaspora : absence des enfants, ressentiment, mais aussi jugement envers ceux qui sont partis. Ils sont souvent seuls, abandonnés. C'est un thème qui marque aussi le roman *Voci la distanță* :

« Le deuxième thème de ce livre (le premier est la pandémie) est la migration. Qui a comme conséquence la solitude. Et l'une des obsessions des livres – Fontana..., Voci... – concerne la solitude des personnes âgées due à la migration. Dans « Fontana », Letitia regarde à un moment donné par la fenêtre « les enfants qui pensent déjà à partir d'ici ». Donc, c'est le thème de la solitude, causée par la pandémie et la migration ». (MNLR Iași, 2024, n. trad.)

De nombreux Roumains honnêtes, citoyens ordinaires, n'ont pas beaucoup de succès au pays, même s'ils sont de bons professionnels. On voit clairement qu'ils ont vécu sous le communisme¹⁰, ils sont résignés, peu habitués à la vie libre, à la concurrence féroce sur le nouveau marché du travail. Beaucoup ne veulent même pas aller dans le monde libre de l'Occident.

Parfois, ils se méfient de ceux qui sont partis pour plusieurs raisons. On leur reproche d'avoir abandonné la lutte contre le régime pour se sauver

¹⁰ L'expression est beaucoup plus expressive en roumain : « sunt trăiți în comunism » (p. 292 dans l'édition de 2018).

individuellement. On les suspecte d'avoir collaboré avec Securitate pour y arriver. On envie leur réussite. On en a marre de leurs « airs de supériorité », etc.

Mais ceux qui sont partis les jugent à leur tour : Ils sont restés par peur, ils ont accepté des compromis, la médiocrité, etc. Et on leur impute souvent la situation actuelle du pays.

Parmi les représentants de cette catégorie, les plus visibles sont **les Morar**. Leur cas nous aide à comprendre la profondeur des *rămași*. Rester n'est pas seulement ne pas partir. Pour les Morar, rester peut d'abord être une position de défense, de dignité et de fidélité à l'espoir de 1989. Rester pour eux signifie fierté et donne du sens à leur vie. Mais cette position s'use progressivement, l'enthousiasme se perd et se transforme en résignation. La liberté postcommuniste n'apporte pas seulement des possibilités ; elle apporte aussi de nouveaux obstacles, de nouvelles inégalités, de nouvelles déceptions :

« Tout le monde veut faire aujourd'hui en Roumanie ce qui n'a pas pu être fait pendant l'ère communiste, mais ils ont constaté que d'autres nouveaux obstacles sont apparus, typiques de la « liberté » ». (p. 228)

Si avant 1989 les « *rămași* » étaient victimes notamment des pressions du régime, après 1989 leurs rapports avec la diaspora sont différents. En tout cas, n'importe quel Roumain, qu'il ait dans la famille des expatriés (la majorité des cas) ou non, vit avec les effets de la migration.

Conclusions

Les mots de lieu construisent des frontières morales. Les catégories de migrants transforment des événements biographiques en identités sociales. Enfin, les phrases de Petru Arcan montrent que la différence entre Roumanie et Occident passe aussi par des différences de nomination. Dans *Fontaine de Trevi*, la diaspora est une expérience de nomination. Être migrant, c'est être nommé depuis plusieurs lieux à la fois.

Pour répondre très brièvement à notre question initiale concernant la manière dont l'écrivaine intègre les mots et les expressions utilisées en roumain contemporain pour parler du phénomène de la migration, nous dirions qu'elle leur dessine mille nuances. L'originalité de Gabriela Adameșteanu tient à sa capacité de faire entendre l'histoire collective dans les mots les plus quotidiens. *Afară, aici, dincolo, plecați* ou *rămași* ne sont pas des unités lexicales transparentes ; ce sont des archives en miniature du

communisme, de l'exil, du postcommunisme et des déceptions de la liberté. Une analyse sémantique-contextuelle permet ainsi de montrer que la diaspora roumaine, dans *Fontaine de Trevi*, n'est pas représentée comme un groupe homogène, mais comme un champ de tensions où les mots classent, blessent, justifient, accusent et parfois réconcilient.

Adameşteanu réussit à montrer que les motivations et le vécu intérieur de chacun doivent être pris en compte jusque dans les moindres détails avant de juger les personnes et leurs actions. Elle ne donne pas de leçon morale ; elle expose les contradictions, parfois brutalement, en agissant comme médiatrice culturelle : elle rend lisibles les fractures de la société roumaine contemporaine et permet ainsi de mieux la comprendre.

Ces analyses trouvent un prolongement naturel dans des fiches pédagogiques pour un cours de culture roumaine. Nous avons d'ores et déjà entrepris l'élaboration de tels documents didactiques axés sur des activités de classe qui visent à éclairer des contextes implicites et des épisodes moins lisibles de l'histoire récente pour des apprenants non familiers de cet univers et à les amener à se poser des questions également sur d'autres diasporas.

Bibliographie

ADAMEŞTEANU, Gabriela, 2022, *Fontaine de Trevi*. Traduit du roumain par N. Cavaillès, Paris : Gallimard.

ADAMEŞTEANU, Gabriela, 2023, *Voci la distanță*, Iași : Polirom.

ADAMEŞTEANU, Gabriela, 2026, *La Rencontre*. Traduit du roumain par N. Cavaillès, Paris : Gallimard.

BARLEA, Roxana-Magdalena, à paraître, « Roumanie : La marque pays – une carte de visite en évolution ».

BIALAS, Ulrike ; Lukate, Johanna M. ; Vertovec, Steven, 2024/2025, « Contested categories in the context of international migration », in: *Ethnic and Racial Studies*. <https://www.tandfonline.com/doi/full/10.1080/01419870.2024.2404493> – consulté le 3 mai 2026.

CHARSLEY, Katharine ; Hoellerer, Nicole, 2025, « Migrantisation: a key concept », in : *Comparative Migration Studies*, <https://link.springer.com/article/10.1186/s40878-025-00497-1> – consulté le 3 mai 2026.

CRISTEA-ENACHE, Daniel, 2018, « Caleidoscop », in : *România literară*, 50 (47), <https://romanaliterara.com> – consulté le 17 juin 2026.

DE HAAS, Hein, 2021, « A theory of migration: the aspirations-capabilities framework », in : *Comparative Migration Studies*, <https://link.springer.com/article/10.1186/s40878-020-00210-4> – consulté le 3 mai 2026.

HADJ ABDOU, Leila ; Zardo, Federica, 2024, « Migration categories and the politics of labeling », in: *Research Handbook on the Sociology of Migration*. <https://www.elgaronline.com/edcollchap/book/9781839105463/book-part-9781839105463-10.xml> – consulté le 5 mai 2026.

Muzeul Național al Literaturii Române Iași, 2024, *Întâlnire cu scriitoarea Gabriela Adameșteanu* [Vidéo]. YouTube, <https://www.youtube.com/watch?v=s8ZQI50aO5U> – consulté le 15 avril 2026.

PONZANESI, Sandra, 2020, « Digital Diasporas : Postcoloniality, Media and Affect », in : *Interventions*, <https://www.tandfonline.com/doi/full/10.1080/1369801X.2020.1718537> – consulté le 4 mai 2026.

POTEL, Jean-Yves, 2026, « Une rencontre qui n’a pas lieu : entretien avec Gabriela Adameșteanu », in : *En attendant Nadeau*, 245, <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2026/05/26/une-rencontre-qui-na-pas-lieu-entretien-avec-gabriela-adamesteanu/> - consulté le 10 juin 2026.